

Frédéric Lamoth

Orion

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« ORION »,
DEUX CENT HUITIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE, DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : AU RECTO : « NOTITIA DIGNITATUM IMPERRI ROMANI ».
BÂLE (?); AU VERSO : « PIER CANDIDO DECEMBRIO ;
CÉLESTINS DE PARIS ».
© BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-209-6
Tous droits réservés
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*À ma femme Alexandra
À ma fille Camille*

Il s'avança vers les bords de l'Océan, à la tête de l'armée, avec un grand appareil de balistes et de machines de guerre, comme s'il voulait achever la guerre. Personne ne connaissait ni ne soupçonnait son dessein. Tout d'un coup il donna l'ordre à ses soldats de ramasser des coquillages, et d'en remplir leurs casques et leurs vêtements: «C'étaient, disait-il, des dépouilles de l'Océan.»

SUÉTONE
Vie des douze Césars

Il n'y a qu'un seul dieu selon les ordres de qui, disent-ils, le globe mobile sphérique roule et les astres errants conservent leur route.

PRUDENCE

I L Y A les silhouettes captives dans leurs cadres de verre, l'humeur grise des couleurs confondues, et cette lenteur dont les corps s'imprègnent en se dérobant dans la porte à tambour. La mine des clients au restaurant du rez-de-chaussée, visages fragiles comme une esquisse derrière la vitre rayée par la pluie. Une atmosphère qui invite le passant à s'attarder parmi les ombres étales sur la façade. Le nom : *Hôtel Orion*, en lettres de métal jaune.

Il pleut le jour où je me laisse emporter par le mouvement de la porte. Projeter dans le hall où la lumière se condense en gouttes épaisses. Midi. Scène de clients sur le départ avec leurs valises, délaissés dans les fauteuils vert empire devant la réception. Décors en stratifié, faux marbre. Échange de paroles dans un langage d'arabesques à travers la fumée bleue. Je ne fais qu'effleurer ce monde d'ailleurs indifférent à mon égard. Je suis venu pour

ORION

manger. Pause d'une heure à peine. Guère le temps de flâner ou de me pénétrer d'une quelconque ambiance. Non, mes premières impressions sont floues, évanescentes. Une table pas trop proche de la vitrine pour ne pas me frotter aux regards hébétés des passants dans la buée. Sole Dugléré au menu du jour. J'ai donc avalé mon repas, après m'être engouffré dans la première porte qui s'ouvrait devant moi, une porte à tambour, imperméable aux courants, aux relents de toute sorte, l'entrée d'un hôtel qui ne m'attirait que par son allure neutre, vitrifiée, aseptisée. J'aurais dû finir mon plat et repartir indemne, comme si rien d'insidieux ne pouvait émaner des gens élégants qui fréquentent ce genre d'établissement. Je les contemple à mon aise dans la salle sobre et spacieuse qui met en valeur leurs silhouettes. Ils ont une beauté sans attrait, invariable, sur laquelle le regard glisse sans l'altérer. Même si certaines femmes éveillent le désir, ce sentiment ne les atteint pas.

Et je le vois pour la première fois parmi ces gens. Un homme âgé, chauve, corpulent, assis près de la baie vitrée. Je remarque sa canne d'aveugle appuyée contre le siège. Il ne porte pas de lunettes noires. Ce détail s'impose à moi d'emblée quand je croise son regard. Sa canne est tombée. Il se penche pour la ramasser. Ses yeux écarquillés dans le ruisellement de la pluie. Délavés, déteints. Et les couleurs vives, intactes, sur ses prunelles. Comme s'il me regardait *intensément*. Je ramasse sa canne. Il se raccroche à mon poignet. Poigne ferme. Voix posée.

— Je ne vous ai jamais vu ici.

— Robert Arnoul.

ORION

Je dois faire un effort pour m'imposer avec le même aplomb, me présenter. Il semble hésiter à s'emparer de la canne que je lui tends.

— Bertrand Droz. Je ne suis pas aveugle, mais malvoyant. Le diabète, la vieillesse... Je ne perçois que la lumière, le mouvement et les couleurs.

Il fait un signe à la serveuse qui acquiesce, puis s'en va sans payer. J'en déduis qu'il est client de l'hôtel et que la note sera portée sur sa facture. Je l'observe pendant qu'il parcourt lentement l'allée entre les deux rangées de tables. Un pensionnaire de l'Hôtel Orion. Singulier voyageur.

Dans le hall, toujours le même mouvement indécis, le va-et-vient des clients délaissés. Je me retourne une dernière fois sur une vision de ce personnage qui subsiste derrière la porte de verre, aussitôt balayée, essuyée par la pluie.

*

* *

Je ne sais pas pourquoi j'ai proposé l'Hôtel Orion quand Muriel m'a demandé où je voulais la voir. Cela sonnait bien, sans doute. Chic dans son genre, policé, pour une explication qui s'annonçait plutôt ardue.

Je me retrouve donc dans le hall. Elle est arrivée en retard comme d'habitude, l'air pressé, le geste tranchant, saccadé. Sa beauté qui s'impose avec rigueur au milieu de cette foule inconsistante; je comprends peut-être mieux pourquoi je l'ai aimée et combien ces sentiments se révèlent fragiles dans ce cadre austère.

ORION

Une liaison. Sept mois d'un rituel partagé. Des désirs exaspérés. Je me souviens de notre première rencontre quand elle me rend les clés de l'appartement, un livre qu'elle m'avait emprunté et que je n'aurais jamais songé à lui réclamer. Symbolique. Dérisoire. Je l'avais raccompagnée chez elle après une soirée chez des amis. Elle n'avait pas pris la peine de se déchausser et s'était aussitôt affalée sur le sofa. Elle ne m'avait pas invité à rester, ne m'avait pas remercié non plus. La porte derrière nous était seulement restée ouverte. Il me semble aujourd'hui que rien ne s'est passé. Nous sommes restés sur le seuil, embarrassés, à nous bercer de cette longue griserie avant de prendre congé l'un de l'autre. L'histoire se termine maintenant. Deux baisers plaqués sur nos joues sèches devant le bloc vert granitique en formica de la réception. Je ne sais pas ce qui me retient d'aborder la charmante hôtesse qui distribue les clés, en fait des cartes à puce, de réserver une chambre tout de suite, de m'y enfermer ce soir même en rentrant du travail après avoir dîné aux chandelles, bu du vin de Toscane et m'être grisé au bar. Je me demande comment sont les chambres ici. Climatisées, insonorisées, façade vitrifiée, panoramique, donnant sur la ville illuminée, double rideau, dentelle et drapés de velours. M'allonger sur le couvre-lit sans prendre la peine de me changer. Prendre un cognac dans le minibar. Regarder le halo de lumière blanche au plafond en écoutant le vrombissement de la rue qui m'aspire et m'attire dans son vertige.

ORION

C'est à ce moment qu'il m'interpelle, prononce mon nom d'une voix distincte. Je ne l'ai pas remarqué. Il est assis dans un de ces fauteuils au tissu vert broché en face d'une table basse avec un cendrier, les journaux du matin laissés là par les clients qui l'ont précédé. Comment a-t-il fait pour me reconnaître? Moi, tache floue qui se répand en gestes imprécis dans cette diffusion de lumière trouble. « Votre façon d'être », a-t-il répliqué dans un rire rauque. Il est trop tard pour m'esquiver et je ne suis pas d'humeur à soutenir une conversation. Le vieillard m'inspire d'ailleurs une sorte de répulsion. Son sourire, l'épaisseur de son visage, le front luisant et dégarni, l'odeur de tabac qui adhère comme la poussière à son veston de tweed. Je l'ai déjà rencontré dans la salle d'attente d'un cabinet, le buffet d'une gare, le compartiment d'un train bondé, dans n'importe quel espace clos où sa présence se fait sentir dans une haleine dense. Des dizaines de types comme lui. Leurs pensées indétectables, tels des vibrions dans l'air vicié que je respire, leur présence comme une maladie, j'en éprouve les symptômes en cet instant, l'ennui, la nostalgie, un fond de souffrance commun qui m'incite à prendre place en face de lui. Je vais lui dire qu'on m'a laissé sur le carreau, j'ennuie les femmes, je ne suis plus drôle, lassant à la fin, harassé par mes propres histoires. Voilà, je n'ai rien d'autre à raconter, mais puisqu'il m'attire et me retient en marge de ce monde qui va et vient.

Quelque chose cependant m'empêche de donner libre cours à cette rancœur. L'éclat dur de ses prunelles. Sa façon de me détailler. Il me déconcerte

ORION

à regarder ma montre, intrigué par ce qui brille, sensible aux apparences. Costume gris. Bien mis. Posé. C'est ce qu'il semble percevoir de ma personne au premier abord. L'image est fragile, une parole intempestive, un mouvement de ma part suffirait à la décomposer. Je lui demande de m'excuser. Un léger vertige, la chaleur du hall. Je vais me lever, partir, s'il ne dit rien.

Il me demande si je suis là depuis longtemps. Il m'a pris pour un client de l'hôtel. Il croyait que j'étais en voyage d'affaires. Participant à un congrès. Un symposium doit se tenir ici dans quelques jours. Néphrologie. Mais je ne suis pas médecin.

— On me dit toujours que je devrais consulter un docteur. Pour l'heure, je crois que j'aurais avant tout besoin d'un bon café.

Il a sorti un billet de vingt francs de la poche de son gilet. Je n'aime pas trop cette façon de faire, mais je ne peux quand même pas refuser. Je vais passer la commande au bar. Je ne prends rien pour moi. Il ne se préoccupe pas de l'argent que je lui rends et sourit au tintement à peine perceptible d'une pièce qui roule et tombe sur la moquette. Comme il insiste pour en savoir plus sur mon compte, je lui dis que je suis écrivain. J'ai décidé de me faire passer pour un artiste plutôt que de lui offrir mes services de conseiller publicitaire, le seul emploi que j'aie pu décrocher au sortir de la fac. Il eût été pourtant plus facile de me retrancher derrière cette façade imperméable. Jeune homme sans histoire qui gagne sa vie en s'essayant au marketing, job d'avenir, de la volonté et des idées à

ORION

revendre, l'esprit d'initiative. Alors, l'écriture... Une ouverture, une brèche dans laquelle il aurait pu s'engouffrer avec son regard trouble, ses intentions fumeuses. Sur quoi écrivez-vous ? Quel genre de livre ? Combien d'exemplaires vendus ? Je m'apprête à avouer que je n'ai publié jusqu'à ce jour qu'un recueil de nouvelles déjà retiré des étagères des librairies. Mais les questions auxquelles je m'attends ne viennent pas. Encore ce sourire qui s'étale entre ses joues pleines, laisse filtrer sa voix rauque :

— Moi aussi, j'ai écrit... Beaucoup écrit. Sur l'histoire. Des ouvrages généraux, des essais, des articles. Mes yeux sont usés, je ne serais même plus capable de me relire. Je n'écris plus maintenant. Je parle, je raconte, à tâtons avec les mots.

Depuis combien de temps est-il ici ? Il ne le sait plus lui-même. À son âge, le temps n'a plus la même importance, la même mesure. Une vieille femme. Un bavardage familier auquel on ne prête plus guère attention. Comme un vieux couple. On se demande lequel des deux partira le premier. Si elle continuera sans moi ou si je lui survivrai dans une sorte d'éternel Hadès. Suivent-ils encore le même chemin ? Il n'est plus sûr de rien. Depuis que sa vie a été saisie dans un sursaut brutal, incoercible. Une décharge de plus de trois cents joules. Son cœur s'était arrêté de battre. Réanimé. Maintenu dans un coma artificiel, en hypothermie. Combien de temps a duré ce laps de temps vécu hors de sa conscience ? Rupture entre son passé, vécu, et ce présent qu'il qualifie lui-même de *survie*. Il aurait dû mourir avant sa femme et il lui a survécu. Tout seul, dans

ORION

un appartement des Eaux-Vives, un vieil immeuble des années trente avec de vastes pièces, des plafonds à moulures, très hauts, à vous donner un cafard vertigineux. Sans enfants, sans héritiers. Des livres qu'il ne peut plus lire. Et de l'argent. Une fortune qu'il tenait de la belle-famille. Qu'aurait-il fait alors ? Malade, presque aveugle, le cœur dilaté, les reins foutus. Six mois d'espérance de vie à tout casser. À une centaine de francs la nuit d'hôtel, le compte était bon. Plutôt que de croupir en maison de repos.

— Il y a toujours des gens de passage, ici. Ils passent comme dans un rêve, ils trimballent leurs valises et leurs idées vagabondes. Autrefois, je rêvais de visages inconnus et je me demandais s'ils avaient une vie, une histoire propre.

Il tire une petite boîte en fer-blanc de la poche de son veston. Des gommes de cassis. « Sans sucre », précise-t-il en m'en proposant. Je décline l'offre. Il suçote son bonbon, l'air songeur, clignant des yeux, les traits subitement dénués de toute expression dans le silence où ses pensées lentement se désagrègent.

J'apprends qu'il a été professeur d'histoire à l'université de Genève pendant une trentaine d'années. Spécialiste de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. *Le siècle obscur*.

— J'ai exhumé une part du passé de cette ville. Des vieilles pierres. Des décombres dans la poussière.

Il me parle d'une époque lointaine où Genève était la capitale d'un royaume. Les Burgondes, des barbares plutôt bonasses, des géants blonds. Il me

ORION

parle d'un de leurs rois qui fut aussi le général en chef des armées romaines et qui survécut à l'empire d'Occident avec son titre. Un roi qui a régné sur Genève, le Pays de Vaud et toute la Savoie, la Haute Provence, jusqu'à Avignon.

— Oui, mon cher ami. Ici même, on éleva des rois sur des pavois !

L'image frappe mon imagination et me séduit. Moi qui ne voyais dans Genève et son histoire qu'un bastion du calvinisme avec ses ministres sévères en fait de souverains. Les Calvin, Théodore de Bèze et consorts, figures taillées dans des monolithes qui vous jugent de haut d'un air inquisiteur. Voilà que me parvient une grande clameur, des guerriers chevelus émergent des profondeurs du passé sur des boucliers étincelants.

— Ils avaient pour noms Gondioc, Gondebaud, Godegisèle ou Sigismond. Des barbares venus du Nord, de forêts qui s'étirent jusqu'aux confins du monde connu. Fini, l'art, la littérature, la philosophie. C'était vraiment le siècle obscur... Mais je vous ennuie, tout cela n'intéresse plus personne... Jouez-vous au billard ?

Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, captivé par ses yeux translucides comme des agates, des billes de verre, où la pensée dérive, se déforme. Sa vue défaillante. Il ne joue plus aux échecs, les cartes le trompent, il confond les rois et les valets et les dames ricanent devant leurs miroirs, dans des palais de glaces. Alors, le billard. Américain, de préférence. Plus coloré, animé, égaie son univers assombri. De tout temps, le jeu a occupé les meilleurs esprits. L'empereur Claude jouait aux dés ; il a écrit

ORION

un livre entier sur ce sujet et ses voitures étaient équipées d'amortisseurs pour que les cahots ne gênent pas le roulement des dés. Il insiste avec des effets chromatiques dans ses yeux écarquillés. Un élan de spontanéité me pousse à accepter. Plutôt que de rester seul chez moi ce soir, avec l'angoisse de la feuille blanche, mes mots à l'encre noire qui forment une procession au dénouement lent et tortueux, des mots et des idées qui se dispersent, volent en éclats.

Une partie de billard. Le mutisme des couleurs dans leur plénitude, leurs tons invariables, leur constellation qui s'anime, des couleurs qui retentissent comme des éclats sonores, des sons purs qu'aucune langue ne saurait apprivoiser.

8 février 2007, 18 h 30

LES CLIENTS de l'Orion à coups de crayon gris. Leurs silhouettes, leurs visages, ouvrent un espace blanc, entre les traits, les ombres, qui se resserrent. On dirait qu'il ne subsiste que cette trace, cet effort pour les distinguer des reflets figés dans le décor lisse, rutilant, qui ne laisse aucune empreinte sur le papier. Il tourne lentement les pages. Son sourire s'affine lorsqu'il croit avoir trouvé.

— Pourrait-il s'agir de celui-ci ?

Une impression d'aisance émane des contours, un équilibre dans la répartition des forces, des traits qui soutiennent cette présence. Il a essayé de retranscrire l'ambiance du hall en de grandes lignes qui s'entrecroisent.

— J'ai dû prendre ce croquis l'hiver passé. Il passait beaucoup de temps dans ce fauteuil d'où il pouvait observer tous les mouvements du hall.

ORION

Je regarde l'endroit qu'on appelle le lobby, désert à cette heure-ci. Les fauteuils gardent l'empreinte des corps dans leur velours usé, couleur paille, comme brûlés par la lumière toute proche qui semble filtrer à travers les motifs entrelacés de la tapisserie. Les nuances vertes et beiges que l'on voit sourdre de cette composition végétale ont un aspect trouble, macéré, remontant à la surface comme des algues, des humeurs amères sur des lèvres muettes.

Il m'attendait toujours à la même place, confortablement installé, fondu dans le paysage, comme s'il en avait toujours fait partie. Une seule fois, je l'ai trouvé inquiet, en alerte ; un groupe de touristes japonais avait investi le hall. Debout, interpellé par ce gazouillis étrange, les yeux tournés vers le plafond, par un instinct qui l'incitait peut-être à chercher ce bruit dans une éclaircie sous forme d'ondes à la surface.

— C'est bien lui que vous cherchez, n'est-ce pas ? Je me souviens de vous avoir vu en sa compagnie. Il est parti ce matin. Il m'a serré la main. Dehors, sous l'auvent. Je lui ai porté sa valise. Il attendait un taxi.

Une grosse valise en tissu écossais, sanglée d'une ceinture. Regardant les aiguilles phosphorescentes de sa montre conçue spécialement pour malvoyants, jovial, d'humeur loquace comme d'habitude, il avait offert son briquet à Abdel qui s'appêtait à fumer une cigarette. Il avait l'air préoccupé par l'heure et par le trafic qui encombrait la rue. Mais le taxi ne s'était pas fait attendre. À peine pour le portier le temps de finir sa cigarette.

ORION

C'est la première fois qu'il me parle aussi longuement. Le sourire noir entre ses lèvres laisse sous-entendre qu'il en sait davantage, tandis qu'il distille ses paroles avec précaution.

Droz ? Il avait fait mine de ne pas connaître ce nom. Tant de gens qui vont et viennent. Penché sur ses registres, il semblait se livrer à un exercice de calligraphie, s'arrêtant de temps à autre pour observer les clients dans la grande salle, le stylo sur ses lèvres closes. J'ai hésité à engager la conversation. Il a caressé le bout de son nez effilé pendant que je décrivais ce vieux monsieur somme toute assez commun, puis a sorti ce calepin à couverture d'écaille.

Abdel s'amuse à croquer les clients. Discrètement, entre deux notes dans le registre, deux téléphones, quand on le croit absorbé par ses calculs tel un scribe tenant consciencieusement la chronique de cet hôtel où les individus vivent et passent au rythme du temps indolent. Abdel l'Égyptien trace des symboles, des monogrammes. Abdel le Syrien sonde, décrypte les faces et les profils comme l'on résout une énigme.

Il me montre d'autres esquisses. Je me reconnais. Il y a un instant, quand je me suis avancé dans le hall. L'air un peu perdu sur la page blanche. Manque de repères, de traits tangibles auxquels me raccrocher. Il a aussi dessiné cette femme que j'avais déjà remarquée auparavant. Une présence dans l'angle de la salle, nette comme une épure alors que mon souvenir peine à la restituer, corps-charnière qui ouvre une perspective infinie comme le désir et à la fois vide, démesurée. Où l'ai-je rencontrée ?

ORION

— Êtes-vous quelqu'un de sa famille ?

— Non... C'est un vieil homme à la santé fragile... Il n'a plus de famille. Il lui arrivera quelque chose si on ne fait rien pour le retrouver.

— Il a oublié certaines choses en partant d'ici. Il se penche et me tend une serviette en cuir.

— On la gardera pendant une semaine. S'il ne vient pas la chercher d'ici là... À moins que vous ne sachiez où le retrouver ?

Les yeux plissés, et cette façon de me dévisager, à l'affût de mes pensées secrètes. J'ai menti. Avant tout à moi-même, sans doute, mais je crois que je le retrouverai. Je ne peux me résoudre à ce qu'il disparaisse ainsi avec une telle facilité. Nous nous sommes vus pour la dernière fois il y a trois jours. Il avait laissé entendre distraitement qu'il serait bientôt à court d'argent, sur le même ton égal, sans manifester la moindre inquiétude.

— Ne faisait-il pas des recherches, des fouilles, de l'archéologie ou quelque chose comme ça ?

— En effet...

Il avait parlé de tombeaux millénaires dont il avait perdu la trace. Une nécropole. Sanctuaire. Une cité des morts. Il avait oublié le chemin pour s'y rendre. La mort qui lui livrerait enfin son secret. Il était temps de s'en aller maintenant.

— On finit toujours par trouver, même si ce n'est pas toujours ce que l'on cherche. Tout a un sens... Tout finit par s'ordonner...

On dirait qu'il récite une sorte de maxime ou de proverbe vieux comme le monde. Parole du prophète, de sage du désert qui voit passer la caravane.

— Avez-vous remarqué le nom de l'hôtel ?

ORION

— Orion... Un héros de la mythologie grecque, qui a donné son nom à une constellation.

— Pour les Égyptiens, cette constellation représente une offrande à Osiris, le dieu des morts et de l'au-delà... Nos ancêtres autrefois regardaient les étoiles pour s'orienter. Elles leur indiquaient le chemin et les aidaient à se retrouver dans la nuit. Ils croyaient aussi y lire des présages.

Abdel m'abandonne la serviette et se détourne sans me laisser le temps de le remercier. D'autres clients se sont approchés de la réception. Je m'écarte pour leur céder la place. Planté au milieu du hall avec la sacoche en bandoulière. Je caresse le cuir usé. Le fermoir métallique se décroche sans résistance dès que mes doigts l'effleurent. Une liasse de papiers tombe à mes pieds. Des feuilles écornées, une écriture serrée, des papiers, rien que des papiers ; je les rassemble à la hâte et les remballe en vrac dans la serviette pleine à craquer qui ne veut plus se refermer. J'ai dû en égarer. Des gens passent devant moi en coup de vent. Je me hâte de repartir, ballotté par les mouvements de cette foule qui s'étire et se distend dans l'espace comme les mailles trop larges d'un filet à la dérive. Je me faufile à travers elle en ondoyant, sans que rien ne me retienne, ne m'accroche. Une foule... À peine une poignée d'individus, à vrai dire. Il n'y a guère de monde à cette heure matinale. Quelques clients sur le départ qui viennent s'échouer avec leurs valises sur les canapés en face de la réception.

*

* *

ORION

Un monceau de paperasse noircie d'encre. Un étui à lunettes. Noir, maroquiné. Marque Lacoste. Quelque chose est prisonnier à l'intérieur. Son mat. Comme si l'explication pouvait venir de cette boîte qui bâille, m'offre sa réponse creuse. Un médaillon d'argent avec un support en cuir aimanté. Un Saint-Christophe, sorte de talisman que l'on fixe sur le tableau de bord de sa voiture. Plutôt curieux pour quelqu'un qui ne conduit pas. Qui ne voit pas. Je ne savais pas qu'il était catholique, par ailleurs. Était-il seulement croyant ? Il m'avait dit qu'il recevait beaucoup de cadeaux de ses élèves. Des objets inutiles dont il ne voulait pas se séparer. Il m'avait montré un jour un briquet qu'un étudiant chinois lui avait offert. Un objet de métal chromé avec une flamme qui jaillissait dans un tintement, une note ronde, cristalline, quand le couvercle se soulevait. Le charme typiquement oriental. Il avait actionné plusieurs fois le mécanisme pour me faire entendre, avait ri parce qu'il ne fumait pas.

Je me souviens maintenant de ce rire et de ce son de carillon en regardant le Saint-Christophe, l'effigie du vieillard aux cheveux d'argent mêlés aux flots de la rivière, la stupéfaction gravée sur son visage. Saint Christophe ne sait pas, ne me dira pas où il est allé, tournant la tête, ébahi, déconcerté, vers l'enfant juché sur ses épaules qui échappe à son regard.

J'ai déballé le contenu de la serviette sans rien trouver d'autre. À la lueur d'une lampe de chevet, j'essaie de décrypter son écriture irrégulière. Une

ORION

pression sur le papier qui s'accroît, l'on devine le tremblement d'une main, l'hésitation dans le tracé sinueux sur la feuille blanche.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, gloire à Dieu. Amen.

Moi, Rémi, évêque de la cité de Reims, pourvu du sacerdoce, j'ai déposé mon testament selon le droit préto-rien, et j'ai ordonné que l'on y ajoute des codicilles pour qu'ils soient validés à leur tour: paraîtra-t-il manquer en quelque chose de droit? Lorsque moi Rémi évêque je quitterai cette lumière... »

Il s'agit bien d'un testament, même si ce n'est pas tout à fait celui que j'attendais. Une traduction d'un texte ancien, dirait-on. Des phrases en latin s'intercalent dans la version française, soulignées, assorties d'annotations qui se bousculent dans la marge. Il y a encore d'autres documents, de la correspondance officielle entre des rois, des évêques.

Domino insigni et meritis magnifico, Hlodoveo regi, Remigius episcopus.

D'autres lettres dont on ne mentionne pas l'auteur et qui retentissent comme de lointains appels. À Ecdicius... À Philagrius... À Avitus...

À Riothamus :

Le porteur de ma lettre, homme de condition humble, obscure et misérable, au point d'avoir à souffrir de son innocente faiblesse, se plaint de la fuite de ses esclaves, débauchés en secret par vos Bretons.

ORION

Je tombe ensuite sur une longue série d'énumérations, des noms qui semblent désigner des unités militaires, des troupes stationnées aux confins de l'empire, qui s'étalent pêle-mêle sur des pages entières, comme s'il avait tenu scrupuleusement le registre des légions de la Rome antique, décimées par les hordes barbares à l'orée du Moyen Âge.

À la disposition de Son Excellence le duc du rivage armoricain et nervien :

Tribunus cohortis primae novae Armoricanae, Gran-nona in litore Saxonico (île d'Alberney ou presqu'île du Cotentin).

Praefectus militum Carronensium, Blablia.

Praefectus militum Maurorum Benetorum, Benetis (Préfet des soldats maures benetiens à Benetae. Vannes ? Troupes localisées dans le Morbihan ? Origines ? Chercher lien avec les Maures osismiaques cantonnés à Brest. Voir aussi commentaire de P. Berger dans « The Insignia of the Notitia Dignitatum »).

Sur l'autre rive, à la disposition de Son Excellence le comte du littoral saxon en Bretagne : préposé à l'unité des Fortiens à Othona (Bradwell), préposé aux soldats tongriens à Dubrae (Douvres), préposé aux cavaliers dalmates branodunais à Branoduno (Brancaster), préposé aux cavaliers des écuries impériales gariannonais à Gariannonor (Burgh Castle ou Coister-on-Sea), tribun de la première cohorte des Bétasiens à Regulbium (Reculver), préfet de la II^e légion Auguste à Rutupiae (Richborough).

N.B. : on constate déjà l'abandon du dispositif militaire gallois dès le début du V^e siècle. Voir « Roman mili-

ORION

tary deployment in Wales and the Marches from Pius to Theodosius I», J.-L. Davies. *RFS*, pp. 48-51. Et «*Roman and Norman military sites in Wales: a comparison of two frontiers*» D. Moore. *Limes* 1977, pp. 19-34.

Tous ces feuillets sont classés dans le désordre avec ses propres commentaires dans la marge. Était-il en train de rédiger un essai, une traduction à l'intention des étudiants ? Une œuvre inachevée. Comment se fait-il qu'il l'ait oubliée, qu'il ait songé à emporter ses vêtements, ses affaires de toilette, en négligeant ses propres écrits ?

Où serait-il allé ?

Un taxi est venu le chercher, aux alentours de neuf heures ce matin. Il avait une intention précise. Un but, une destination. Une lettre peut-être lui était parvenue, un appel. Seul, aveugle, désargenté. Animé par une sorte d'empressement qui transparaît entre les lignes, dans le cours incoercible de cette écriture que je découvre pour la première fois, comme si c'était la mort elle-même qui se rappelait brusquement à lui.

Jeudi soir. Je suis censé me rendre à un dîner offert par l'entreprise qui reçoit ses partenaires hollandais. Il sera question de fusion, restructuration, de nouvelles perspectives sur le marché européen avec l'adhésion des pays de l'Est. Au programme, présentation des nouveaux cadres,

ORION

projets en développement. Une conférence sera donnée avant le repas par un ancien manager suédois qui parlera de gestion du stress et de méthodes de relaxation. *Training autogène*, ou quelque chose comme ça. Histoire de motiver les troupes. Un hôtel-restaurant à Divonne-les-Bains. Ancienne maison de maître, style pavillon de chasse. Gibier au menu, cave avec dégustation. La perspective d'une bonne bouffe en charmante compagnie, avec Maude, la nouvelle secrétaire de direction, les habituelles employées aux ressources humaines qui nous offriront la fraîcheur de leur sourire, de leur rire entre deux mets subtils. Voilà sans doute ce qui m'attire dans ces soirées où la nuit s'ouvre pour accueillir vos fantasmes et vos audaces, qu'elle transforme en rêves et en oublis. Je suis passé à l'hôtel aujourd'hui vers midi pour laisser un message à la réception, lui faire savoir que j'étais pris ce soir mais que nous pourrions nous voir le lendemain.

J'ai déjà choisi mon costume et j'hésite sur la couleur de la cravate. Mauve ou bordeaux ? C'est précisément ce détail, cette incertitude qui me retient. Je n'irai pas. Je prends le téléphone et compose le numéro de l'hôtel. Une voix de femme, claire, insipide. Une chambre libre ? Bien sûr. Simple ou double ? Chambre « luxe », plus spacieuse, deux cent vingt francs la nuit, petit-déjeuner compris.

J'ai commandé un taxi. Mercedes gris métallisé. La mine sombre du chauffeur derrière le pare-brise, indien ou pakistanais, qui enclenche le compteur sans se tourner vers vous. La nuit est déjà tombée et

ORION

m'ouvre sa dimension aérienne, lumineuse. Néons clignotant aux devantures des immeubles, les réverbères qui veillent sur la chaussée, les phares écarquillés errant dans les labyrinthes de l'obscurité, des feux attirant des essaims d'ombres. Le véhicule se fraie un passage dans cette nébuleuse, tandis que la radio distille une mélodie de Paul Anka et son orchestre, une constellation de notes posées avec douceur et gravité. Nous passons sur le pont du Mont-Blanc. Le fleuve noir charrie les coulées incandescentes qui se répandent comme des taches d'huile à la surface, l'engluent, ralentissent son cours.

L'hôtel se trouve juste au-delà de ces eaux turpides. Je me retrouve devant la porte à tambour qui s'anime comme par enchantement, précédant mes intentions. Un couple pressé me surprend en venant en sens inverse. L'homme porte un imperméable ; la femme rehausse le col de son manteau pour se protéger, alors que la nuit est tiède, sans vent. La frilosité de leurs visages dérobés par le mouvement de la porte ravive un sentiment étrange. Je songe à sa mort qui aurait dû survenir en ce lieu. Sa mort physique. L'effroyable embarras qu'elle aurait provoqué. L'affolement du personnel, le malaise des clients. La dépouille trimballée dans les couloirs, les escaliers. La porte trop étroite, le mouvement des panneaux qui s'enraie sur son passage. Les choses se seraient sans doute passées plus discrètement, par une échappatoire, une porte dérobée à l'arrière des cuisines. Je ne peux cependant pas m'empêcher de concevoir cette mise en scène. Une mort incarnée, obscène. Incongrue. Une mort dont on pressent l'humanité. Non pas l'Humanité

ORION

des Chroniques, celle qui fait l'Histoire, comme il aimait à le répéter non sans une sorte de dédain dans sa voix lasse. Cette humanité que je reconnais dans nos conciliabules nocturnes, nos confabulations d'avant minuit, nos jeux d'adresse et de hasard pour déjouer la solitude.

I L Y A les divagations de la musique dans les gammes d'un jazz policé, mélodie intarissable échappée d'un invisible piano-bar qui se fait l'écho de vos spéculations hasardeuses dans une langue étrangère et à la fois complice. Il a souri quand je lui ai dit que je voulais écrire un roman historique et j'ai cru voir dans sa mimique une marque de dédain, un doute qu'il exprimait à mon égard.

— Vous aimez l'Histoire... Raconter des histoires.

Il considère les boules de couleur réparties sur le tapis vert. Orange, mauve, écarlate, bleu profond, il les rassemble et les dispose en triangle au milieu de la table. Le geste lent, en accord avec les tâtonnements de la mélodie. Je me demande ce qu'il vaut au billard américain. Un malvoyant dans une salle de jeux, une peinture chatoyante qui déborde dans le rire et la franchise, généreuse, sans fausse pudeur. Je m'amuse de sa maladresse,

ORION

de sa manière ostensible de se pencher sur la table pour distinguer les boules pleines des rayées. Il perd une partie, aligne quelques bons coups avec la même désinvolture, invoquant le hasard. Que trouve-t-il de si attrayant à ce jeu-là ? Un plaisir à se repaître de couleurs vives... Un professeur d'université.

Il se lasse brusquement après la deuxième partie et propose de m'offrir à boire. Je l'accompagne au bar où il n'y a personne hormis deux jeunes clients en costume qui parlent anglais et nous dévisagent avec curiosité en sirotant leur scotch. Il regarde les bouteilles qui miroitent sur l'étagère, encore éberlué par la pénombre où les couleurs chavirent. Diabolo menthe. Je commande la même chose que lui. Nous retournons dans la salle de jeux à sa demande et nous asseyons dans un divan rouge. Pendant un instant, il ne dit rien, regarde les voyants lumineux sur le juke-box, le distributeur à cigarettes, se conforte dans la lueur blonde.

— Quel sera l'enjeu ? Nous n'avons toujours pas décidé. Qu'est-ce que je vous dois si je perds encore une fois ?

J'insiste. Pas d'argent. Pas de gages. Jouons pour le plaisir. Il me regarde d'un air candide.

— Et si je vous racontais une histoire ?

— Celle de ces rois burgondes, par exemple ?

— Si vous voulez... Mais je n'ai pas l'intention de vous donner un cours d'Histoire. Non... Plutôt de ces histoires qu'on raconte le soir, entre amis, pour repousser l'ennui quand la nuit tombe.

Des histoires comme enjeu. Drôle de monnaie d'échange, comme si l'on pouvait s'en défaire aussi

ORION

aisément, volontairement, avec regret ou soulagement, se les approprier. Oui, je vous raconterai une histoire. Un souvenir, pourquoi pas, que vous emporterez. Pas grand-chose. Une histoire sur fond de musique douce. Je n'ai pas la prétention de vous faire rire ou pleurer. Et vous, que me raconterez-vous en échange ? Vous êtes écrivain...

Une inquiétude m'étreint. Et si je n'avais rien à dire ? Je prends subitement conscience de la mélodie qui suit son cours, sans mesures, sans partition, sans refrain, et je cherche quelque chose, une idée à laquelle me raccrocher, aussitôt dissipée par ce flux incohérent de notes noires, blanches et rondes.

Nous reprenons la partie. Chantons, dilapidons nos histoires dans le courant de cette fugue improvisée. Nos souvenirs, nos paroles, comme des cailloux dans le lit d'une rivière, attirés vers le fond, la vase, les eaux troubles. Je me laisse prendre au jeu. Les boules peinturlurées m'entraînent dans leur farandole, leurs traversées d'une rive à l'autre. Je regarde cette fresque de couleurs entremêlées, œuvre expressionniste, art abstrait. Sensations que l'on capte au vol et qui s'évanouissent comme un mirage dans nos yeux de joueurs, de somnambules.